



## Introduction

Sophie A. de Beaune

### ► To cite this version:

Sophie A. de Beaune. Introduction. Sophie A. de Beaune. Chasseurs-cueilleurs. Comment vivaient nos ancêtres du Paléolithique supérieur. Méthodes d'analyse et d'interprétation en Préhistoire., CNRS Éditions, pp.7-13, 2007. halshs-00730319

**HAL Id: halshs-00730319**

**<https://shs.hal.science/halshs-00730319>**

Submitted on 9 Sep 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# **Chasseurs-cueilleurs**

Comment vivaient nos ancêtres  
du Paléolithique supérieur  
Méthodes d'analyse  
et d'interprétation en Préhistoire

Sous la direction de  
Sophie A. de Beaune

**CNRS ÉDITIONS**

15, rue Malebranche – 75005 PARIS

Avec le soutien de la **Rhône-Alpes**<sup>Région</sup>  
et du Centre d'Étude et de Recherche sur l'Occident Romain  
Université Jean Moulin – Lyon III

# Introduction

*Cette nécessité, propre à la préhistoire, de séparer clairement l'établissement des faits de leur interprétation commande [...] la constitution d'une sémantique qui permette de prolonger indéfiniment, de chercheur en chercheur, les possibilités de l'interprétation.*

André LEROI-GOURHAN, leçon inaugurale  
au Collège de France, 5 décembre 1969.

La science préhistorique a déjà presque un siècle et demi. Ne vient-on pas de fêter le centenaire de la Société préhistorique française en 2004 ? Mais, au-delà des années institutionnelles, notre discipline est bien plus vieille si on la fait remonter à Jacques Boucher de Perthes, dont *Les Antiquités celtiques et antédiluviennes* ont été publiées à partir de 1847.

Les réflexions des premiers préhistoriens ont été d'ordre chronologique. En l'absence de méthodes de datation absolue, il leur était, en effet, indispensable de dresser un cadre chronologique cohérent. Les préoccupations d'ordre palethnologique ne leur étaient pourtant pas totalement étrangères et sont apparues très tôt, mais on assimilait alors l'homme préhistorique à ces hommes « sauvages » que l'on avait découvert au cours des siècles précédents. En particulier les tenants de l'évolutionnisme culturel du XIX<sup>e</sup> siècle qui, à la suite de Darwin lui-même, considéraient ceux que l'on a longtemps appelés les « primitifs » comme des fossiles vivants de l'espèce humaine, voire des descendants de nos ancêtres préhistoriques, qui portaient témoignage dans le présent de ce que ceux-ci avaient jadis été. Il s'agissait d'un placage, d'un collage, ce que l'on a appelé le « comparatisme ethnographique » qui consistait à croire en l'analogie de deux sociétés à partir de la convergence d'un ou deux points. Si ce comparatisme a, par la suite, été fortement décrié et condamné, certains chercheurs y reviennent aujourd'hui mais de façon beaucoup moins simpliste, comme on le verra dans cet ouvrage.

Depuis une cinquantaine d'années, d'autres démarches, de plus en plus rigoureuses, se sont imposées, comme le recours de plus en plus systématique à l'expérimentation, ou encore le remontage ou l'analyse spatiale des vestiges. Il n'est pas utile de rendre compte ici de l'évolution de ces différentes démarches visant à restituer le quotidien de l'homme de la Préhistoire, à l'échelle du campement, de la tente, voire de l'individu.

Les modes d'approche se sont multipliés en même temps que le nombre de chercheurs. Parallèlement, la discipline s'institutionnalisait et les chercheurs se spécialisaient de plus en plus. Cette spécialisation s'est faite non seulement par sous-discipline mais aussi par sous-période. Dans un sens, cela était bénéfique puisque l'on parvenait ainsi à un degré d'analyse très fin. Les différents aspects de la vie quotidienne au Paléolithique supérieur sont maintenant de mieux en mieux connus grâce aux découvertes et aux analyses menées ces dernières années. En mettant en commun nos résultats, il est aujourd'hui possible de tenter de proposer une reconstitution des actes techniques et symboliques de cet homme du Paléolithique.

Cependant le cloisonnement disciplinaire s'est avéré parfois dommageable. Ainsi, de nombreuses monographies de sites sont des juxtapositions d'études très poussées sans réel souci d'homogénéisation et de synthèse entre elles. Par ailleurs, la sophistication de certaines de ces disciplines est devenue telle qu'elles semblent avoir oublié ce pourquoi elles avaient été constituées. Combien de jeunes chercheurs en sont venus aujourd'hui à faire du « lithique » pour lui-même, en oubliant l'homme qui tenait l'outil. À force d'examiner la feuille, on en a oublié la branche, l'arbre et la forêt qui se cachaient derrière.

Cet ouvrage a donc un objectif précis, qui peut paraître ambitieux, celui de proposer de marquer une pause dans cette avancée rapide des connaissances, éventuellement d'évaluer le chemin parcouru, mais surtout de réfléchir au sens de la démarche du préhistorien.

On peut aujourd'hui tenter de dresser une synthèse en portant un regard d'ethnographe sur nos connaissances. Notre travail de recherche quotidien consiste à partir du vestige archéologique pour essayer d'en inférer une réalité disparue. Considérons aujourd'hui l'homme du Paléolithique supérieur comme acteur et non plus comme objet d'étude.

L'ensemble du Paléolithique supérieur a volontairement été pris en compte, puisque les subdivisions chrono-typologiques actuellement

en vigueur constituent un outil de travail commode pour le préhistorien, mais ne correspondent peut-être pas à une réalité tangible pour le Préhistorique.

Les auteurs de cet ouvrage ont donc été invités, non pas à présenter de nouvelles données archéologiques sur tel ou tel aspect de la vie quotidienne – même si l'avancée dans les connaissances archéologiques proprement dites est toujours agréable –, mais à s'interroger sur la démarche intellectuelle qui consiste à passer du vestige à l'homme qui en est à l'origine. En d'autres termes, il leur a été demandé de réfléchir à des questions telles que celles-ci : comment traduit-on en terme de comportement technique, social ou spirituel la réalité du vestige archéologique ? Comment élabore-t-on un « modèle » comportemental à partir des vestiges recueillis dans un ou plusieurs sites ? Il va de soi que la Préhistoire est un monde sans aucune mémoire qui nous soit parvenue et qui nous est à jamais inaccessible. En ce sens, il ne peut y avoir de restitution d'une quelconque réalité préhistorique mais simplement – et c'est déjà beaucoup – une reconstruction intellectuelle contemporaine à partir de l'analyse des vestiges matériels. Ceci ramène finalement à la question essentielle de savoir ce que, au fond, les préhistoriens cherchent à retrouver et à restituer.

Il a ainsi été souhaité, lors du colloque à l'origine de cet ouvrage, que puissent se développer des discussions d'ordre épistémologique sur les limites et surtout le sens de la démarche du préhistorien. Avec l'ambition que ce nouveau regard porté sur eux-mêmes par les préhistoriens puisse peut-être (qui sait ?) déboucher sur quelque chose de neuf, voire de fondateur. Une meilleure clairvoyance sur les buts et les méthodes des préhistoriens est susceptible de déboucher sur la décision de promouvoir de nouvelles approches davantage fondées sur l'interdisciplinarité et le croisement des données, et tournées sur une remise en perspective de ce qui fait l'objet du travail du préhistorien, à savoir l'homme préhistorique dans sa vie quotidienne.

Par ailleurs, cet ouvrage a pour ambition de nouer un véritable dialogue entre les différents acteurs de la recherche et de la restitution au public, les historiens de la discipline, les archéozoologues, technologues, pariétalistes... sur les moyens épistémologiques dont ils disposent, et sur leur éventuelle transposition d'un contexte « matériel » à un contexte moins tangible, « rituel » ou « spirituel ».

De fait, les articles de cet ouvrage reflètent une grande variété de points de vue. Certains auteurs ont abordé la question du point de vue historique, en soulignant les progrès accomplis dans les dernières

décennies, avec une grande rigueur dans l'analyse et le croisement des données. Philippe Soulier montre que André Leroi-Gourhan, par sa triple formation d'anthropologue, d'ethnologue et de préhistorien, est passé, de 1936 à 1976, d'une explication globalisante des phénomènes culturels humains à une description plus focalisée sur les modes d'occupation du territoire, finalement restreinte à l'échelle de l'habitat. En réduisant ainsi la portée de son approche, il a gagné en précision et a mis au point des méthodes d'analyse rigoureuses des structures d'habitat, tant sur le terrain qu'en laboratoire, méthodes dont la pertinence n'a jamais été démentie. Miguel Almeida et ses collaborateurs retracent à grands traits l'évolution des études technologiques avec la prolifération de démarches scientifiques de plus en plus diversifiées. Il fait cependant le constat de l'inaccessibilité de certains domaines de la vie au Paléolithique, en particulier celui du symbolique. François-Xavier Chauvière centre sa réflexion sur le travail des matières dures animales et dresse un panorama des attitudes scientifiques qui ont mobilisé et mobilisent encore les chercheurs en insistant sur les options les plus récentes qui privilégient le fait technique comme moyen d'accès privilégié à la compréhension des comportements des hommes du Paléolithique supérieur. Il met en évidence le fait que les problématiques des préhistoriens du début du XX<sup>e</sup> siècle, redécouvertes aujourd'hui, mais abordées avec des moyens instrumentaux de plus en plus performants, connaissent un nouvel essor.

La plupart des auteurs ont cependant abordé la question à partir de leur thème de recherche de prédilection. Si beaucoup de communications soulignent les obstacles à la restitution de la vie quotidienne, certains exemples montrent que cette quête n'est pas vaine, en particulier lorsqu'on confronte plusieurs approches différentes. Ceux qui se sont penchés plus spécifiquement sur l'aspect technique de la vie de tous les jours ont souligné la difficulté à retrouver les gestes quotidiens et surtout à les resituer malgré le recours à des données ethnographiques et/ou expérimentales. Certains dénoncent même les pièges dans lesquels se prennent souvent les préhistoriens, en particulier lorsqu'ils manient la documentation ethnographique. Il en est ainsi de Jacques Collina-Girard à propos de la question du feu et de Thierry Tillet à propos de la récupération de la moelle osseuse et de la préparation de bouillons gras. D'autres sont beaucoup plus optimistes. C'est le cas d'Élise Tartar qui indique que certains vestiges négligés jusqu'à présent, comme les outils en os non façonnés, peuvent apporter des connaissances précises sur les activités courantes engagées par les



Paléolithiques. André Rigaud montre que des analyses technologiques poussées peuvent permettre d'identifier de modestes « événements » techniques – ratage, abandon d'ébauche, mise au rebut de déchet – qui révèlent le quotidien des Préhistoriques et montrent que les préhistoriens ont souvent une vision simpliste des comportements techniques héritée des traditions typologistes.

Qu'ils soient archéozoologues, lithiciens ou spécialistes de l'industrie osseuse, plusieurs auteurs sont sensibles au thème de la mobilité des groupes humains avec en toile de fond une question récurrente : peut-on restituer les déplacements des hommes du Paléolithique supérieur et que peut-on percevoir de leur territoire ? Pierre-Yves Demars et ses collaborateurs soulignent la nécessité de croiser les données de l'archéozoologie, de l'éthologie animale et de la paléogéographie pour mieux percevoir les modes de prédation des « chasseurs-pêcheurs » paléolithiques. Laure Fontana et François-Xavier Chauvière vont plus loin encore dans ce sens en insistant sur la nécessité d'intégrer véritablement les données des archéozoologues, des lithiciens et des spécialistes de l'outillage en matière dure animale pour identifier les modes d'exploitation des ressources animales et minérales du territoire à l'échelle d'un cycle saisonnier. Quant à Marie-Isabelle Cattin, elle examine, à partir de l'exemple du plateau et du Jura suisse, les différentes hypothèses de circulation que l'on peut avancer pour le Magdalénien. Et, Andrei Sinitsyn s'interroge sur les raisons des similitudes que l'on observe parfois dans des sites éloignés de plusieurs milliers de kilomètres, en prenant l'exemple de la parure provenant de sites russes et de l'Altai.

Le constat général est tout de même que, même si l'on parvient parfois à retrouver des éléments concrets de la vie quotidienne, la dimension sociale et symbolique reste le plus souvent hors de portée. Plusieurs auteurs s'interrogent pourtant courageusement sur nos capacités à aller au-delà de l'aspect domestique ou technique de ces sociétés et sur ce que l'on peut percevoir de leur organisation sociale et religieuse. Ainsi, Brian Hayden s'attaque à l'idée communément admise selon laquelle les sociétés des chasseurs du Paléolithique supérieur seraient comparables à celles des chasseurs-cueilleurs égalitaires d'Afrique telles que celles des Bushmen. Il montre, à partir d'une analyse fine de ce que l'on perçoit des sociétés du Paléolithique supérieur grâce aux témoins matériels, que c'est plutôt aux sociétés de chasseurs-cueilleurs complexes et hiérarchisées de la Côte nord-ouest qu'il conviendrait de les comparer. Suzanne Villeneuve et Brian Hayden s'interrogent sur la nature de la fréquenta-



tion des grottes ornées. Une étude précise du contexte topographique des grottes permet d'estimer la taille des groupes humains qui avaient accès aux œuvres pariétales et d'aborder la question de sanctuaires réservés à quelques initiés ou au contraire accessibles au groupe entier. À partir d'une étude de terrain menée en Terre de Feu et grâce à des informations d'ordre ethnographique, Estela Mansur et ses collaboratrices montrent qu'on a parfois les moyens de distinguer des vestiges d'activités d'ordre rituel de vestiges d'habitats domestiques. Mais si de telles différences entre les deux types de structures ont existé au Paléolithique, elles ont toutes les chances d'être aujourd'hui indiscernables ou tout au moins interprétées comme résultant d'une gestion différente de l'espace plutôt que comme une différence de nature rituelle ou domestique. Daniela Zampetti et ses collègues montrent la difficulté qu'il y a à démêler le rôle fonctionnel du rôle artistique et/ou symbolique de certains outils en pierre peu élaborés et pourtant gravés. La diversité des cas rencontrés met en relief la variabilité des comportements et donc des degrés d'intersection entre art et vie quotidienne. Romain Pigeaud tente de réaliser une typologie des traces de passage dans les grottes ornées en fonction de leur fréquence et s'interroge sur le caractère rituel de certaines répétitions. Au prétexte qu'il n'existe aucune société sans musique et sans mythologie, Marcel Otte est le seul à oser se lancer dans la voix du rêve et de l'intuition. On voit que certaines de ces approches laissent espérer la possibilité de toucher du doigt certains aspects pourtant immatériels de ces sociétés, grâce à l'analyse rigoureuse d'autres vestiges, bien matériels ceux-là.

D'autres acteurs de la recherche se sont interrogés sur la pertinence des restitutions offertes au grand public. À partir de sa propre expérience professionnelle, Fernand Collin directeur du Préhistosite de Ramioul aborde la question de savoir ce que l'on peut et ce que l'on doit restituer au public dans le cadre des musées, ce qui l'a conduit à établir un code de déontologie qui pourrait avantageusement être recommandé à l'ensemble de la profession. Marie-Chantal Frère-Sautot s'interroge sur le fait que les musées, les expositions et les parcs à thème archéologiques se cantonnent depuis plus de trente ans dans des restitutions d'habitat paléolithique très stéréotypés, toujours fondés sur le même modèle alors que l'on a aujourd'hui des connaissances beaucoup plus précises sur la variabilité des habitats et de leur contexte environnemental. Ceci pose la question du décalage entre l'état des connaissances scientifiques et les visions stéréotypées livrées par les médias, soit par ignorance, soit par souci de simplification.

Une analyse plus théorique menée par moi-même invite à s'interroger sur la proximité entre trois modes de publication différents : les publications scientifiques, les ouvrages de vulgarisation et les œuvres de fiction, romanesques ou autres.

Pour finir, après une synthèse des différents problèmes rencontrés par chaque auteur, Alain Gallay propose d'envisager le recours à ce qu'il appelle un programme logiciste capable de proposer des constructions condensées réduites aux informations essentielles. Mais, si l'information condensée de cette manière serait sans doute plus digeste, résoudrait-elle pour autant le problème de l'interprétation ? On en revient finalement à la question sous-jacente à toute la problématique de l'ouvrage : la Préhistoire est-elle une science exacte dont on peut trouver les lois ou bien s'agit-il d'une science humaine, avec toute la dimension interprétative que cela implique ?

D'autres thèmes auraient pu être développés, comme celui de l'apport de l'étude de la pierre taillée, mais ce sujet est omniprésent dans les publications de Préhistoire et il a paru intéressant de laisser la place, pour une fois, à d'autres thèmes souvent relégués à l'arrière-plan. Dans un autre registre, le rôle des femmes au Paléolithique et les moyens dont on dispose pour l'évaluer auraient pu être évoqués, mais c'est apparemment un thème peu prisé en France.

Il m'est particulièrement agréable de remercier ici les différentes personnes qui m'ont aidé à concrétiser le colloque de mars 2005 et en particulier mes collègues de l'Université Jean Moulin - Lyon III, Michel Debidour, professeur d'Histoire ancienne et directeur du CEROR (Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain) et Nicole Gonthier, doyen de la Faculté des Lettres et professeur d'Histoire médiévale qui ont fait le nécessaire pour que je puisse accueillir les congressistes à Lyon dans les meilleures conditions possibles. Annelise Poulet, secrétaire du CEROR m'a beaucoup aidé à organiser cette rencontre. Je les en remercie. Les soutiens financiers qui m'ont été accordés par l'Université (Service de la Recherche, CEROR, Faculté des Lettres, Présidence) ont été déterminants. Le ministère de la Recherche et le CNRS ont également financé partiellement la réalisation de ce colloque.

*Sophie A. de Beaune*